

MARIE-JOSÉ BÉGUELIN

La concurrence entre *nous* et *on* en français

Résumé

En français familier, il est notoire que l'indice clitique *on* tend à supplanter *nous* en position de sujet préverbal. Les formulations telles que *nous*, ***on*** *savait* gagnent ainsi du terrain par rapport à *nous*, ***nous*** *savions* ; et pour appeler des hôtes à table, la formule *on mange !* (\approx it. *si mangia*) est aujourd'hui d'usage courant, alors que *nous mangeons !* (\approx it. *mangiamo*) relève d'un registre recherché, voire hypercorrect. En vue d'éclairer la concurrence qui s'est instaurée entre *nous* et *on*, la présente étude s'appuie sur les valeurs sémantiques, les aptitudes référentielles et les propriétés distributionnelles de ces deux indices. Elle illustre les réflexes normatifs déclenchés par les progrès de *on*, tout en indiquant les raisons qui ont été avancées par les linguistes pour expliquer la rareté de *nous* sujet dans l'oral vernaculaire. Enfin, elle analyse les rendements stylistiques auxquels sont associés les emplois de *on* dans la prose romanesque de C.-F. Ramuz.

0. Avant-propos

Dans cette modeste étude,¹ j'envisagerai la personne *nous* (ou quatrième personne) au sein des oppositions qui lui confèrent sa valeur. Après un coup d'œil au système des indices personnels du français, pris de manière un peu large (§ 1), je mettrai l'accent sur la concurrence qui s'est instaurée, en français familier, entre *nous* et *on* ; la variation qui en résulte a retenu l'attention de nombreux commentateurs, qu'il s'agisse de puristes inquiets ou de (socio-)linguistes soucieux d'établir et de justifier la distribution des deux indices² (§ 2–3). Après avoir rappelé les principales raisons qui ont été invoquées pour expliquer la rareté de *nous* sujet dans l'oral vernaculaire (§ 4), j'en viendrai à l'exploitation stylistique à laquelle sont soumis les pronoms d'extension vague dans *La Beauté sur la terre*, un roman de Charles-Ferdinand Ramuz paru en 1927 (§ 5). Insensible aux pressions normatives ambiantes, l'écrivain vaudois y fait, on le verra, un usage raffiné, quasi expérimental par endroit, de l'indice personnel *on*, relayé le cas échéant par *nous*, mais aussi par *vous* et *ils/elles*.

1. *Nous* et *on* dans le système des pronoms

1.1. Valeurs sémantiques

Le système des indices clitiques du français peut être synthétisé de la manière suivante :

-
- 1 Je remercie sincèrement, pour leurs indications ou leurs commentaires, Alain Berrendonner, Laure Anne Johnsen, Thérèse Jeanneret et Nunzio La Fauci.
 - 2 La concurrence entre *nous mangeons/on mange* est propre au français. Elle trouve toutefois un analogue dans la structure *noi si va a cenare* de l'italien toscan, dont l'acceptabilité prête à discussions sur les forums traitant de la langue italienne. Par ailleurs, j'évite ici le terme traditionnel de *pronom* pour désigner des entités inaccentuées qui, ne 'remplaçant' pas le nom et ne partageant pas ses propriétés distributionnelles, méritent plutôt le nom d'*indices personnels* ou *indices clitiques*.

Tableau 1. Aperçu du système des indices clitiques du français.

	+ PERSONNE		- PERSONNE		
	+ locuteur	+ interlocuteur	+ catégorisé (masc./fém.)	+ animé	- catégorisé
+ SINGULIER (= individu)	1. JE	2. TU	3. IL, ELLE		
+ PLURIEL (= classe)			6. ILS, ELLES		
∅ (extension vague)	4. NOUS	5. VOUS		ON	ÇA

En plus des indices classiquement identifiés par la grammaire traditionnelle, numérotés ici de 1–6, le Tableau 1 inclut *on* et *ça*. Les indices y sont d'abord opposés selon l'axe *personne-non personne* – au sens d'acteur ou non de l'interlocution (Benveniste 1966). À son tour, la catégorie [+ PERSONNE] est articulée en formes marquées [+ LOCUTEUR] (*je, nous*) et formes marquées [+ INTERLOCUTEUR] (*tu, vous*). Quant à la catégorie [– PERSONNE], trois indices en relèvent : *il(s)/elle(s)*, décrit comme [+ CATÉGORISÉ] dans la mesure où il intègre une marque de genre, que dicte un lexème sous-jacent ;³ *ça*, qui est au contraire [– CATÉGORISÉ] ; enfin *on*, qui se distingue des précédents par un trait [+ ANIMÉ], du fait qu'il ne se dit pas des choses.

Nous et *vous* ne sont pas assignés ici, comme le font beaucoup de grammaires, à la catégorie du « pluriel ». En effet, ces indices sont compatibles avec le singulier ; en témoigne le *nous* dit « de majesté » ou « d'auteur », ainsi que le *vous* de politesse. Dans la foulée de Guillaume (1919) et Benveniste (1966), et avec Riegel *et al.* (2009, 363), je considère

3 Cf. Tasmowski/Verluyten (1985) ; Berrendonner/Béguelin (1995). Le cas du *il* impersonnel est évidemment réservé.

que *nous* et *vous* relèvent non du pluriel, mais de l'*extension vague*,⁴ propriété qu'ils partagent avec *on* et *ça* du côté de la non-personne. Cette affinité explique d'ailleurs que dans la langue courante, *on* ait pu entrer en concurrence avec *nous* sujet (flèche dans le Tableau ;⁵ cf. *infra*, § 2). Quant à l'indice *il(s)/elle(s)*, il relève bel et bien, lui, de l'opposition singulier-pluriel, celle même qui dans la catégorie nominale oppose *un chat* (= individu) à *des chats* (= classe).

1.2. Conversions dialogiques (Coursil 2000)

Dans son livre de 2000, Coursil met en lumière, dans la perspective de l'entendeur, les *conversions* auxquelles sont soumis les indices personnels à la faveur du processus interprétatif :

Dans un dialogue, un indice (1, 2, 3, 4, 5, ou 6) émis par A est pris en compte par B comme valeur au moyen d'une conversion. **Exemple, B entend A dire "nous (4) les nobles nous portons l'épée". B, s'il n'est pas noble lui-même, convertit 4 en 6 qui se paraphrase en langue muette (eux (6) les nobles, ils portent l'épée). Par contre, si B est noble lui aussi, il convertit 4 en 4 qui se paraphrase (nous (4) les nobles, nous portons l'épée).**

Ainsi, les indices de personne ne sont pas transmis, mais convertis. Les conversions décrites ci-dessous constituent le code d'entrée du dialogue. (Coursil 2000, 45 ; mes caractères gras)

Les *je* ou *moi* du locuteur A sont ainsi commués, dans la « langue muette » de l'interlocuteur B, en troisième personne *il/elle*. Et *tu/toi*, de même que *il/elle*, *lui/elle*, sont convertis soit en première, soit en troisième personne (Coursil 2000, 47), en fonction de paramètres contextuels. La double interprétation, inclusive ou exclusive, de *nous* (citation

4 *Nous* n'est pas en effet « un 'je' quantifié ou multiplié, c'est un 'je' dilaté au-delà de la personne stricte, à la fois accru et de contours vagues. » (Benveniste 1966, 235 ; voir tout le passage).

5 Le traitement qui est réservé à *on* dans le Tableau 1 n'est donc pas pleinement satisfaisant : il est en fait discutable d'assigner cet indice à une case déterminée, alors qu'il tend à fonctionner comme hyperonyme de tous les animés (cf. Moignet 1965 et *infra* § 1.3, ex. (2)).

ci-dessus) relève dès lors d'un phénomène plus général. Coursil ajoute, à propos de la deuxième personne : « C'est [...] celui qui dit 'je' qui dit 'tu', mais ce 'tu' n'existe que dans la parole de celui qui parle : il n'a pas de statut dans le registre de l'entendant. » (*Ibid.*, 48). Il s'ensuit que la deuxième personne n'est à ses yeux qu'une fonction phatique.

1.3. Latitudes référentielles

Bien qu'ils s'opposent sémantiquement, les indices personnels ont en commun une grande plasticité référentielle. Ainsi, à la faveur de phénomènes où Kerbrat-Orecchioni a vu des « énallages » de personne (1980, 62–66), certains *je* désignent *de facto* l'allocutaire, et certains *il/elle* le locuteur. Par exemple dans ces énoncés adressés à des enfants : *allons, je mange ma tartine à la cuisine !* (directif) et *attends, Mamie elle se prépare* (formulé par la Mamie en question) : tout se passe comme si les parleurs, à l'intention d'interlocuteurs débutants, étaient portés à anticiper le résultat attendu des conversions interprétatives (*tu* → *je*, *je* → *elle* : § 1.2).

Les exemples (1a-d) illustreront les virtualités référentielles bien connues de *nous* :

- (1) (a) Il fait froid. Boutonnons *mon* pardessus. (E. Dujardin)
- (b) *Vous et moi, nous* devons décider du décor. (Bosquet, 1978, *apud* F [abréviation pour FRANTEXT])
- (c) Alors *on* s'est fait maçons, *Déco*terd et *moi*. (Ramuz, *La Beauté sur la terre*, 57)
- (d) L'hûître n'est pas si malheureuse que *nous* [*i.e.* nous autres, êtres humains] (Montesquieu, 1755, *apud* F)

Dans (1a), l'énonciateur s'adresse à lui-même une injonction à l'impératif, et le flexif de quatrième personne *-ons* de *boutonnons* est compatible avec la première personne sous-jacente au possessif *mon*. Dans les items suivants, la référence de *nous* inclut, en plus du locuteur, un *tu*-vous (1b), ou alors un *il(s)/elle(s)* excluant le *tu* (1c).⁶ Par ailleurs, en fonction

6 Interprétations inclusive vs exclusive de *nous*, cf. § 1.2 *supra*.

des contextes et des genres de discours, la quatrième personne s'interprète à différents degrés de généralité (cf. La Fauci/Tronci, ici même, et plus bas nos exemples (9)) ; dans l'extrait de Montesquieu (1d), *nous* vise ainsi l'espèce humaine dans sa totalité.

Quant à *on*, ses emplois tantôt se différencient de ceux de *nous*, tantôt au contraire ils se recoupent avec eux. Alors que Moignet (1965, 158) a vu dans *on* « le maximum indépassable de l'indétermination du sujet », d'autres chercheurs l'ont comparé à Protée, à un illusionniste ou à un caméléon (cf. Peeters 2006, 204). Voici quelques exemples de sa remarquable souplesse référentielle :

- (2) (a) *On* m'a proposé de rester ; j'ai refusé. (Alain-Fournier, 1914)
 (b) [À quelqu'un qui frappe à la porte] *On* arrive, *on* arrive !
 (c) Quand tu étais loin, *on* était fières de toi. (Birabeau, *apud* Sandfeld 1970, 333)
 (d) Alors, *on* ne salue plus ?
 (e) *On* a bien mangé, ces messieurs-dames? (adressé aux dîneurs par le restaurateur)
 (f) *Vous et moi*, *on* est maudites ! (Thérèse, 1985, *apud* F)
Lui et moi, *on* se causera un jour. (Carco, 1925, *apud* F)
 (g) *On* se calme ! / *On* applaudit bien fort ! (= toutes les personnes présentes ; cf. Manno 1998)
 (h) *On* a souvent besoin d'un plus petit que soi. (La Fontaine)

En (2a), *on* pointe un référent délocuté, qui n'a pas à être désigné plus précisément ; il est de sens indéfini, et *nous* serait ici exclu. Il en va différemment dans (2b-c), où *on* semble bien inclure le locuteur (ce qui pourrait être rendu explicite par une apposition du type *elle(s) et moi*, voir (2f)⁷). Dans (2d-e), la référence est en revanche centrée sur la deuxième personne, avec possibilité de déborder, mais l'énonciateur lui-même n'est pas concerné. Les *on* des exemples (2f) équivalent pour leur

7 Cf. à date ancienne déjà : **On** le visitera / **Moy et vous**, chaque semaine (Miracles de Notre-Dame, XIV^e siècle, *apud* Moignet 1965). La référence de *on* peut d'ailleurs être précisée par d'autres moyens que l'apposition, cf. : *On* fait la cueillette de la mousse pour les guirlandes **et on est trois filles**. (Ramuz, *La Beauté sur la terre*, 225).

part à un *nous* soit inclusif, soit exclusif. Quant aux *on* de (2g-h), ils sont génériques à des degrés divers.

La polyvalence référentielle de l'indice *on* se reflète dans la morpho-syntaxe ; la séquence à V copule *on est couvert/couverts/couverte/couvertes* admet les quatre possibilités d'« accord » du prédicat : cf. (2c). Enfin, confronté à la quatrième personne *calmons-nous*, (2g) maintient une ambiguïté intéressante, amplement exploitée par les sujets parlants : le *on* qu'il contient peut ou non inclure *je*, alors que *nous* l'inclurait forcément. Cf. :

Comme les autres de la série, il [i.e. le pronom *on*] est malléable selon l'axe de la plus ou moins grande généralité. [...]

Ce qui fait son originalité, c'est précisément qu'il semble être le seul à pouvoir manifester cette dualité d'interprétation entre 'un ensemble de personnes dont je fais partie' et 'un ensemble de personnes dont je suis exclu'. Là réside la très grande différence avec **nous**, qui inclut toujours la présence du 'moi'. (Blanche-Benveniste 2003, 47 et 55)



Ainsi, il n'est pas rare de voir se succéder dans le discours deux *on* non coréférentiels,⁸ dont l'un inclut et l'autre exclut le locuteur ((3), mais aussi par exemple (5c), (10d) *infra*) :

- (3) (a) on_i le renvoie comme ça et on_j nous le renvoie comme ça (au guichet d'une banque, à propos d'un chèque, *apud* Blanche-Benveniste 2003, 43)
- (b) L'huître n'est pas si malheureuse que nous, on_i l'avale sans qu'elle s'en doute ; mais pour nous, on_j vient nous dire que nous allons être avalés et on_j nous fait toucher au doigt et à l'œil que nous serons digérés éternellement. (Montesquieu, *Correspondance*, 1754)
- (c) Vous voyez, justement on_i remettait tout à neuf, ça tombe bien ! Ne dirait- on_j pas qu' on_i l'a fait exprès ?... (Ramuz, *La Beauté sur la terre*, 63, dans un discours direct)

8 « Dépourvu de toute marque de nombre (a fortiori d'unicité) et de toute marque de personne, ce pronom [i.e. *on*] se trouve apte à désigner déictiquement n'importe quel ensemble d'êtres animés, qu'il ne situe pas par rapport à la situation d'interlocution et les rôles qui y sont distribués. Il s'ensuit que deux occurrences de /on/ peuvent bien apparaître dans la même phrase, sans pour autant être nécessairement coréférentielles » (Berrendonner 1981, 45). Les études sur *on*, notamment celles qui sont fondées sur des corpus oraux, fournissent maints exemples de ce phénomène.

1.4. Principe de « schizophrénie partielle » (Blanche-Benveniste)

Beaucoup d'auteurs ont relevé l'aisance avec laquelle les francophones interprètent, à l'oral en particulier, les suites de *on* non coréférentiels. Blanche-Benveniste (2003) attribue cette facilité à une règle de limitation des coréférences dans « le bloc formé par le verbe et ses pronoms clittiques », règle qu'elle dénomme « principe de schizophrénie partielle » :

Mais une règle sémantique systématique s'applique : si le sujet *on* rencontre un complément qui désigne le *moi* (sous la forme *me*, *moi* ou *nous*), alors il ne peut pas avoir *moi* dans sa composition sémantique. Autrement dit, quand on a une séquence *on + me*, *on + nous*, il est sûr que *on* signifie 'eux', c'est-à-dire un complexe de personnes dont *moi* est exclu. [...]

Le corpus de français parlé nous livre de nombreux exemples d'énoncés contenant, côte à côte, des *on* exclusifs du locuteur, qui valent 'eux, les autres, sans moi', en raison de la séquence *on + nous*, et d'autres *on* inclusifs du locuteur qui valent 'nous, y compris moi'. Dans (79), *on nous démolit notre quartier*, *on* c'est forcément 'les autres', à l'exclusion de moi, celui qui parle. Les locuteurs passent d'une valeur à l'autre sans la moindre difficulté, en suivant semble-t-il toujours cette simple règle mécanique : si *on* est suivi de *me* ou *nous*, alors il exclut 'moi' et 'nous' de sa composition sémantique. (Blanche-Benveniste 2003, 53-54)



Il existe cependant des contre-exemples : cf. *sur la photo*, (*nous*) *on me plaît* ; ou *on prendra nos skis*, de même que (4f) *infra*, où la référence de *on* inclut *je* malgré la coprésence de la quatrième personne dans le même îlot syntaxique. Cela incite à voir dans la règle posée par Blanche-Benveniste une maxime interprétative, avatar du principe de pertinence, plutôt qu'une règle linguistique *stricto sensu*, beaucoup de cas préservant du reste une ambiguïté à cet égard (exemple (2g) et *infra* § 5). Voir en outre les études de Bouquet (2004) et Malrieu (2007), qui abordent la pragmatique de *on* en lien avec les genres de discours.

2. Contextes où *on* équivaut à *nous*

Au plan syntagmatique, « *on* s'emploie souvent pêle-mêle avec *nous* » (Sandfeld 1970, 336), au point que *on* est devenu en français un

« concurrent de *nous*, surtout dans la langue familière » (Grevisse/Goosse 2009, § 724). Cette situation découle des limitations distributionnelles de *on*, réservé à la fonction sujet : comme cet indice ne peut être régi ni par un V, ni par une préposition, qu'il n'a en propre ni forme possessive, ni forme d'impératif, c'est *nous* qui permet – chaque fois que la référence s'y prête – de pallier ces lacunes systémiques :

- (4) (a) *Notre vie n'est pas à nous, on s'en aperçoit ; tâchons qu'elle soit tout entière à Dieu, c'est le moyen de retrouver, bien au-delà, ce que nous semblons perdre.* (Lamennais, 1854)
 (b) *N'importe, nous avons quatre ou cinq mois devant nous, on s'en tirera.* (Daudet, 1897)
 (c) *Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie* (Marmontel, 1761)
 (d) *Entre nous, on peut se dire de ces choses-là.* (Zola, 1871)
 (e) *Chez nous, on trouve que c'est trop triste.* (Daudet, 1879)
 (f) *On n'a pas nos jambes de vingt ans.* (Descaves/Nozière, *apud* Sandfeld 1970, 337)

Dans les exemples (4), *on* ne peut ainsi commuter qu'avec les *nous* préverbaux (***nous* semblons**, ***nous* avons**). Les *nous* post-prépositionnels (à ***nous***, devant ***nous***, pour ***nous***, entre ***nous***, chez ***nous***) et les *nous* sous-jacents au possessif (***Notre* vie**, ***nos* jambes**) sont, quant à eux, à l'abri de toute variation. Au contraire de *nous*, dont il existe une version clitique (*nous avons*) et une version tonique (*chez nous*), *on* est donc toujours préverbal et clitique ; *ipso facto*, il est exclu des positions détachées et du clivage focalisant, où *nous* le supplée dès que la référence est égocentrique :

- (5) (a) *Nous, on est vraiment au danger* (Barbusse, 1916, *apud* F)
 (b) *Nous, on veut pus se l'laisser mettre,
 Vaut mieux s'tourner les pouc's en rond ;
 Quand un larbin y parvient maître
 L'est cor pus carn' que son patron !* (Rictus, *Les soliloques du pauvre*, 1897, *apud* F)

- (c) et puis, c'est loin du château... faut ça... les maîtres n'aiment pas quand les jardiniers sont trop près... et *nous*, *on* craint de gêner... de cette façon *on* est chacun chez soi... ça vaut mieux pour tout le monde... (Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*, 1900, *apud* F)
- (d) *On* grimpe, *nous*. (Guillaume, 2 ans, le 6.10.2012)
- (e) C'est *nous* qu'*on* dansera avec les p'tites Allemandes (Benjamin, 1915, *apud* Sandfeld 1970, 339)

Dans (5a-d), les détachements initiaux ou finaux se réalisent ainsi sous la forme *nous*, *on* ou *on...*, *nous* ; *nous* apparaît également dans la structure clivée *c'est nous qu'on V* (5e), qui concurrence dans le parler populaire la version normative *c'est nous qui V-ons*. Dans ces contextes, l'alternance entre *on* et *nous* s'accompagne d'une coréférence parfaite,⁹ et l'*on* ne saurait soutenir que *on* y est indéfini : une polysémie de *on* s'est donc instaurée, à partir de contextes où un *on*, à la base indéterminé, est localement glosé par un *nous*, implicite ou explicite : cf. (2f), (4d-f), (5a-c) et note 7.

Omniprésente en français actuel, désormais ritualisée,¹⁰ la séquence *nous(,) on V* n'est attestée, dans les textes littéraires de la base FRANTEXT, qu'à partir de la fin du 19^e siècle.¹¹ Absente par exemple chez Zola,¹² elle apparaît sous la plume d'écrivains comme Rictus ou Mirbeau, soucieux de réalisme syntaxique dans leur représentation de la parlure populaire : voir (5a-c), où l'emploi de *nous,...on...* est environné d'indices congruents au plan sociolectal. Sans surprise, la séquence investit les

9 Ce qui n'est pas forcément le cas, par exemple, dans (4a) ci-dessus.

10 Cf. ces exemples authentiques, parmi bien d'autres possibles : *donc nous on a tout fait à pied* (oral, *apud* OFROM) ; *ns on rentre tt de suite* (écrit, *apud* Corpus suisse de SMS en français).

11 Les bases FRANTEXT, OFROM ainsi que le Corpus suisse de SMS en français ont été consultés en juin et juillet 2013.

12 On lit ainsi dans les dialogues de Zola : *Nous autres, nous travaillons* ; *Nous autres, nous nous en fichons* (Zola, 1880 et 1887, *apud* F), etc., et chez lui, *on* ne relaie *nous* que quand le détachement est prépositionnel : *Chez nous/Entre nous, on V*, cf. exemple (4d) ci-dessus. Sur cette question traitée ici à grands traits, voir les dépouillements minutieux autant qu'instructifs de Sandfeld (1970, 330ss.).

romans consacrés à la vie des poilus de la première guerre mondiale (Benjamin, Barbusse, Genevoix ; p. ex. : *Nous, on va s' battre, nous on va s' tuer*, Benjamin, 1915, *apud* F). Céline écrira de préférence *nous on* sans virgule : *Nous on ne discutait jamais de politique nous*. (Céline, 1932, *apud* F), et le fera figurer en subordination : *Mme Divonne, c'est elle qui gardait la boutique jusqu'à midi tous les matins, pendant que nous on traçait dehors à la recherche d'une position*. (Céline, 1934, *apud* F).

3. Réticences des puristes, ou les ambivalences d'un succès

Épris de monosémie et soucieux de proscrire les ambiguïtés,¹³ les puristes ont vu d'un mauvais œil l'essor de *on*. Ils s'en sont pris notamment aux suites de *on* non coréférentiels, traitées comme des négligences (cf. (3a-b) *supra*). Voici trois citations représentatives (la dernière a le mérite de rappeler l'histoire de *on*, dont il n'a pas encore été question jusqu'ici).

- (6) (a) « **(Faute)**. – *On* doit suivre les bons conseils que l'**on** nous donne. *On* a fait ce que l'**on** nous a commandé. *On* vous a dit qu'**on** ne passe pas par ici, parce qu'**on** l'a défendu.
(Correct). – *Nous* devons suivre les bons conseils que l'**on** nous donne. *Nous* avons fait ce que l'**on** nous a commandé. **Les grammairiens exigent aujourd'hui que le pronom on, répété dans une phrase, se rapporte à la même personne [...]** » (L. Durrieu, *Parlons correctement. Dictionnaire raisonné de locutions vicieuses et de difficultés grammaticales*, Toulouse, Fournier Frères, s.d., 274, mes caractères gras)
- (b) « **Inadvertances gênantes, aussi, que celles consistant à utiliser dans une même phrase des on se rapportant à des sujets différents. Il vaut mieux ne pas imiter Théophile Gautier, qui, dans *Jean et Jeannette*, a écrit :**

13 Qui sont pourtant, on le sait, inhérentes au fonctionnement des langues naturelles.

On [= la servante ou le maître d'hôtel, probablement] vint dire à Mme de Kerkaradec qu'elle était servie, et l'**on** [= les convives] passa dans la salle à manger. » (Pierre-Valentin Berthier/Jean-Pierre Colignon, *Le français écorché*, Paris, Belin, 1988, 159, mes caractères gras)

- (c) [**À propos de on**] « **S'il est un mot qui plaise aux Vaudois que nous sommes, c'est bien celui-là.** Notre sympathie s'est portée tout entière sur ce mot si latin, si français. Il nous a pris le cœur. Nous l'avons naturalisé vaudois, et déclaré bourgeois d'honneur de toutes nos communes.

Et nous avons bien fait. **Encore qu'à cela, il y ait certain danger.** Si *homme* vient de l'accusatif latin *hominem*, *on* vient du nominatif *homo*. Il signifie donc en raccourci: *homme*, et c'est pourquoi il retrouve parfois son article: *l'on* ("Ce que *l'on* dit et ce que *l'on* pense.") Et venant du nominatif, il est toujours sujet. Fait d'un son, et figuré par deux lettres, nasal, sonore, bref, **il est rapide et net, très français et bien de chez nous. Et le coquin a toutes les nuances et les souplesses: "Mon garçon, on est courageux", "Ma fille, on est courageuse"; le voilà masculin et féminin. Il est des deux genres au singulier, il le reste au pluriel: "On est tous égaux devant la loi"; quand Madame de Sévigné et sa fille ne se querellaient plus, on disait d'elles: "On est réconciliées."** » (Camille Dudan, *Le Français, notre langue*, Bienne, Les Éditions du Chandelier, 1940, 32, mes caractères gras ; pour compléter ce florilège d'avis de grammairiens, cf. Peeters 2006)

Les auteurs de (6a-b) sont à l'évidence gênés par la plasticité référentielle de *on*, dont ils cherchent à cadrer l'emploi en préconisant tantôt le recours à *nous*, tantôt le recours à des désignateurs plus explicites. La position de Dudan, qui dirigea le lycée classique cantonal vaudois, est plus nuancée (6c) ; il n'en voit pas moins un « danger » dans l'engouement de ses compatriotes pour *on*. A-t-il en tête le cas de Ramuz (§ 5) ? Ce n'est pas impossible...

4. Explications avancées

Diverses raisons, plus ou moins convaincantes, ont été invoquées pour expliquer le succès de *on* au détriment de *nous* (seule la position sujet est concernée, rappelons-le : cf. § 2). D'abord, l'argument du substrat dialectologique : dans les dialectes d'oïl, il n'existait pas, semble-t-il, de quatrième personne spécifique, et les formes de type *je sommes, j'êtions...* valaient tantôt pour la première, tantôt pour la quatrième personne (Coveney 2000). Ensuite, l'économie de marques morphologiques : *on sait, on chante, on finit* sont, à l'oral, conjuguées uniquement « par l'avant », alors que *nous savons, nous chantons, nous finissons* sont fléchies à la fois par l'avant et par l'arrière, ce que d'aucuns considèrent comme plus coûteux (bien que le cas soit courant : *on a, on va, on ira, on chantera...*). Dans sa *Grammaire des fautes* de 1929, Frei a par ailleurs invoqué le rôle possible de stratégies d'évitement : évitement des formes d'imparfait qui, à la quatrième personne, sont homophones de celles du présent (ce « déficit du système », dans les termes de Frei, ne concerne toutefois qu'un nombre limité de V : *nous, on croyait...*, *nous, on travaillait... vs nous, nous croyions...*, *nous, nous travaillions*, homophones avec les formes de présent *croyons, travaillons*) ; ou encore, évitement de séquences (soi-disant) cacophoniques de type *nous, nous nous...* par exemple avec sujet détaché + V pronominal. Ainsi, à partir de (4b) *supra*, reproduit ci-dessous sous (7), l'énoncé remanié (7') donnerait dans l'hypothèse de Frei un résultat peu optimal :

(7) = (4 b) : N'importe, nous avons quatre ou cinq mois devant *nous, on* s'en tirera. (Daudet)

(7') N'importe, nous avons quatre ou cinq mois devant *nous, nous nous* en tirerons. (Énoncé remanié)

Coveney (2000) s'est cependant demandé, à juste titre, pourquoi les séquences de type *vous, vous vous...* ne sont pas affectées de la sorte. Dans l'exemple qui nous concerne :

(7'') N'importe, vous avez quatre ou cinq mois devant *vous, vous vous* en tirerez. (Énoncé remanié, sans effet de cacophonie)

En suivant Coveney (2000), les contextes qui admettent *nous* en français vernaculaire contemporain relèvent en gros des types suivants :

- (8) (a) [...] *nous*, on n'est ici que de passage... (Ramuz, 1934, *apud* F)
 (b) Tu mettrais des amis, toi, tu oserais, toi, les loger dans un endroit pareil ? En ce qui me concerne, pas question : *on* leur laisse *notre* chambre, et *c'est nous qui montons* au second où je suis en train d'installer un lit [...] (Benoziglio, 2004, *apud* F)
 (c) Chantons tous en chœur... / Dépêchons-nous. / Allons-y. / Parlons-en.
 (d) Il s'appelle X... et enseigne, *mettons*, la littérature. (Green, 1943, *apud* F)
 Ceux qui sont assis ont réservé par avance, ce sont, *disons*, les abonnés. (Perrut, 2009, *apud* F)
 (e) *nous* n'avons que quatre repas à assurer par semaine parce qu'i n mangent pas là le soir (oral, *apud* corpus Coveney 2000, 469)

(8a-b) sont des contextes où *nous* supplée *on* en détachement ou en cli-vage, sans qu'il y ait de variation possible, cf. § 2 *supra* ; il en va de même de (8c-d) qui contiennent des impératifs de quatrième personne, dont les derniers sont figés, réinterprétés en tant que marqueurs discursifs. Dans cette liste, seul (8e) relève donc d'un emploi productif de *nous*, qui pourrait être concurrencé par *on* (*n'*)a... ou *nous*(,) *on* (*n'*)a... Dans le corpus oral que Coveney a dépouillé, les emplois de type (8e), avec *nous* sujet, ne représentent que 4,4% des cas ; ils y relèvent d'un registre soutenu, ce que confirment d'autres indicateurs (cf. dans (8e) la réalisation du *ne* de négation). Typiquement dans ce corpus, *nous* sujet est produit par un locuteur parlant au nom de l'institution à laquelle il s'identifie, et dans laquelle il joue un rôle actif (Coveney 2000).

5. Bref coup d'œil du côté des exploitations discursives :
les pronoms d'extension vague dans *La Beauté sur la terre* de Charles-Ferdinand Ramuz (1927)

Le roman auquel sera consacrée la dernière partie de cette étude narre l'arrivée chez son oncle, en terre vaudoise, d'une jeune orpheline de dix-neuf ans, Juliette, élevée jusqu'alors à Santiago-de-Cuba. Le *nous* y apparaît *exclusivement* dans des positions syntaxiques telles que les suivantes :

- (9) (a) Il fallut trois semaines à la réponse de Milliquet pour parvenir à destination, ce qui *nous* mène au commencement d'avril. Peu de temps après, une dépêche du consul *nous* avait appris que la jeune fille s'était embarquée. (Ramuz, *La Beauté sur la terre*, 11, mes caractères italiques)
- (b) Il voit tout à présent avec précision et comme dans une lunette ; il voit qu'elle est là, qu'elle se redresse, qu'elle s'est à demi tournée, riant par-dessus son épaule et la belle étoffe de soie jaune ; qu'elle revient sur ses pas lentement ; – ensuite, tout à coup le biais du mur *nous* l'a reprise. (124)
- (c) mais alors *notre* place à *nous*, est-ce que ce sera ici ? (200)
- (d) *Nous*, dit-il, *on* va où *on* veut. *On* a tout parce qu'*on* a rien... (139)
- (e) Et, *nous* qu'*on* est des clients sérieux, voilà que tu *nous* envoies une gamine, ou bien si c'est que tu veux garder l'autre pour toi tout seul ? (71)
- (f) [...] ; regrettant de ne pas avoir déchiré la lettre dès sa venue, mais enfin le facteur déjà avait dû remarquer le timbre, *on* n'en voit pas souvent de cette espèce *par chez nous* ; de toute façon... (9)
- (g) [L'héroïne est assaillie par un prétendant brutal] [...] ; il a couru, elle court devant, il la rattrape par la manche, la manche cède ; voilà comment *on* est *traitée*, ah ! qu'est-ce qu'*on nous* veut parmi les hommes ? où faut-il fuir ? que faut-il faire ? (149)

- (h) *Nous*, ils [i.e. les oiseaux] ne *nous* gênent pas, parce qu'*on* est levé en même temps qu'eux et bien souvent avant eux dans le métier [...] (95)
- (i) Elle était avec *nous* et était comme une parure qu'*on* aurait eue à *notre* vie. (137)

Dans ce roman de 271 pages, la quatrième personne figure en effet uniquement en tant que régime, possessif, ou constituant détaché, ou dans de rares impératifs de type *disons*, dans des contextes où *on* est syntaxiquement exclu (cf. § 2). À partir de l'exemple (9d), on voit cette quatrième personne alterner, à référence égale, avec un sujet *on*, interprété *ipso facto* comme incluant l'énonciateur – que ce soit en discours direct (9d-e), en discours direct libre ((9f-g) ; cf. la marque de féminin singulier de *traitée* dans g), ou dans un passage traduisant un point de vue interne au récit (9i). L'indice *on* investit donc ici, plus constamment que dans le corpus oral de Coveney (2000), la position sujet (cf. le décumul de la relative dans (9e)), position sujet où, sauf erreur ou omission de *ma part*, aucun *nous* n'est attesté de tout le livre.¹⁴

Qu'en est-il, au plan référentiel, de ces *on* généralisés par Ramuz ? On peut d'abord relever qu'en l'absence de relais par la quatrième personne, de nombreux *on* demeurent pragmatiquement équivoques, à l'instar de (2g) *supra* : ils peuvent inclure ou non l'énonciateur, cela même quand la référence est circonscrite, comme dans (10), via des indicateurs locatifs (deux successivement dans (10c), et quatre dans (10d)) :

- (10) (a) Et c'était sous des oiseaux de mer, *ici on* n'a que des moineaux ; c'était dans le grand soleil, *ici* il faisait froid encore [...] (13)
- (b) *Dans le café*, *on* avait ouvert une fois de plus l'atlas [...] (14)
- (c) *On* disait *dans le village* : « Elle ne fait pas beaucoup de bruit, la demoiselle ; » – en même temps, une échelle de soleil a été déroulée par un trou dans les nuages jusqu'à l'eau, comme quand *d'un navire on* jette une corde à des naufragés. (21)
- (d) Rouge seul ne regardait pas ; tout regarde. [...] *On* regarde du haut de la falaise, *on* regarde de la barque, *on* regarde de la rive, *on* regarde de dessus le banc. (213)

14 Voir la manière dont *nous* cède la place à *on* dans (9h-i).

Ce qui donne toutefois sa particularité au style de Ramuz, c'est sa propension à désigner successivement, à l'aide d'indices personnels distincts, un référent [+ HUMAIN] aux contours plus ou moins flous :

- (11) (a) Il faisait un grand soleil que le lac renvoyait. *On* voyait les branches nues des platanes aller à la rencontre l'une de l'autre comme les poutres d'un plafond ; elles projetaient leurs ombres rejointes jusque sur les tables de la salle à boire, dans le bout desquelles elles se cassaient, laissant tomber leur autre moitié sur le plancher. Mais il y avait aussi leurs ombres au-dessus de *vous*, à cause de la lumière d'en bas. *On* la voyait venir par-dessus le mur bordant la terrasse ; elle frappait de bas en haut les branches et les gros troncs verts, faisant bouger au plafond ces autres ombres un peu plus pâles. (9)
- (b) Et, peu à peu, *on* rentrait dans le monde qui venait à *vous* par une espèce de grande voûte [...] (229)
- (c) Volontiers *on* descend le dimanche *du haut pays et des villages qui sont sur le mont ou en arrière* : des jeunes gens, garçons et filles ; et c'est quand cette belle eau se met à briller d'en bas entre *vos* échelas et *vous* appelle par-dessus *vos* petits murs. Volontiers *ils* venaient et louaient à Perrin un de ses bateaux pour une heure ou deux. (121)
- (d) [Trois jeunes filles cueillent de la mousse dans la forêt] *On* arrive dans un taillis. C'est une ancienne clairière. *On* voyait les hauts poteaux électriques avec leurs anneaux de peinture rouge et l'inscription : *Danger de Mort*, qui *vous* fait rire. Un merle est parti à plat devant *elles*, en battant des ailes avec de grands cris, et *elles* ont marché un petit moment encore entre deux haies qui empêchaient de rien voir. (228–229)

Ramuz s'est fait délibérément, on le sait, le porte-parole d'une collectivité, la population rurale vaudoise de son temps. Alors que *nous* de (9a-b) *supra* construisait un narrateur intradiégétique, solidaire des protagonistes issus de cette communauté, c'est un *vous* générique qui, dans (11a-d), vient relayer le *on* acteur ou spectateur des événements. Il en résulte un double effet : d'une part, la communauté dépeinte se voit attribuer un statut d'interlocutrice ; d'autre part, tout lecteur quel qu'il

soit est invité à s'identifier, fugitivement au moins, avec la collectivité en question. Les SN démonstratifs déictiques *ces autres ombres un peu plus pâles, cette belle eau*, en obligeant l'interprète à catalyser de l'information non introduite au préalable, et partant à se placer lui-même dans la situation décrite, concourent à cet effet. En (11c-d), un référent collectif, amplifiable, est saisi tour à tour par *on*, *vous* et *ils/elles*, ce dernier signalant dans les deux cas un retour à la perspective du narrateur principal.¹⁵

L'extrait qui va suivre présente un condensé des potentialités de *on*, indice-caméléon omniprésent dans le roman. La jeune Juliette vient de débarquer d'Amérique latine ; elle est hébergée dans une chambre de l'auberge de son oncle où, tout en découvrant son nouvel environnement, elle revit en désordre, dans un état de conscience altéré, une série d'épisodes traumatisants (visite à l'hôpital, décès de son père, démarches administratives, traversée en bateau, voyage en train...) :

- (12) Il y avait un mélange de toute espèce de choses dans sa tête, puis l'une d'elles grandissait avant de se placer devant les autres : c'était un bateau. C'est une toile cirée avec une assiette et un verre, une grosse dame portant un brassard jaune et blanc autour de la manche de sa jaquette grise serrée à la taille et boutonnant sur une guimpe à col montant. *On* voyait comme une des baleines entrant dans un pli de la peau sous le menton chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, parce qu'elle *vous* parlait. Elle ne *vous* parle plus... *On* voit en face de *soi* un mur avec un papier gris à petites roses blanches. Le mur vient à elle à travers l'autre image qui s'amincissait, qui est devenue transparente, comme quand la trame d'une étoffe s'use. S'étant levée, elle va au mur et le touche, et c'est bien un mur. Puis, de nouveau, elle est sur sa chaise, de nouveau elle est balancée, la chaise montant sous elle pour commencer ensuite à descendre, à

15 Voir Creissels (2008), qui établit une typologie des emplois de *on* selon leurs potentialités de coréférence. Outre le *on* grammaticalisé de 4^e personne, variante de *nous*, il pose ainsi un *on* *gnomique* compatible, en termes de coréférence, avec le possessif de 3^e personne (*son/sa/ses*), avec le réfléchi *soi(-même)*, et avec la 5^e personne (*vous*). Bien plus contraint, le *on* dit *existentiel* (ou indéfini) est considéré quant à lui comme « discursivement inerte ».

descendre toujours plus, pendant qu'on a froid autour du cœur. Il lui a semblé que la nuit était venue. On a entendu crier les sirènes dans la brume. On heurte, la porte s'ouvre. Elle voit, sans lever la tête, elle voit entre ses doigts qu'on lui apporte son repas sur un plateau, puis elle a dû pleurer longtemps. Elle a dû dormir et dormir beaucoup, seulement on ne sait plus quand on commence à dormir et quand on cesse de dormir. Les nuits et les jours s'emmêlent, comme quand on met les doigts d'une main entre les doigts de l'autre main. On est ici, et, en même temps, c'est l'hôpital, un pot de tisane, le lit de fer, les draps blancs, la veilleuse, la feuille de température fixée au mur par des punaises ; – on entend les moineaux venir piquer du bec dans le chéneau à petits coups secs ou bien le fer-blanc grince sous leurs pattes ; – et, à présent ? oh ! on l'a enterré. On la mène dans des bureaux. Elle va chez un photographe, on a collé la photographie sur une page de carnet ; on a appliqué le sceau humide moitié sur la photographie, moitié sur la page écrite. Elle a froid. Elle s'étend sur son lit ; elle se roule dans ses couvertures. Le wagon où elle se trouve est tout près de la locomotive ; la locomotive siffle, siffle encore, les freins frottent contre les roues ; une secousse, on s'arrête brusquement [...] (26–28)

À partir de la deuxième phrase du passage, la narration a lieu du point de vue de Juliette, éventuellement d'un narrateur-témoin : *on*, puis *vous* assurent alors deux modes distincts de généralisation, à partir de l'expérience individuelle vécue par l'orpheline (*on voyait... elle vous parlait*). Avec *Le mur vient à elle...*, c'est un retour à la perspective du narrateur-zéro, mais avec des îlots où le point de vue de l'héroïne reprend le dessus (*pendant qu'on a froid autour du cœur ; On a entendu crier les sirènes...*). Le passage *On heurte... on lui apporte son repas* introduit ensuite un *on* qui exclut Juliette, suivi d'une nouvelle série de *on* qui au contraire la désignent en amplifiant son point de vue (*on ne sait plus..., on met les doigts, on est ici..., on entend...*). Affranchi des consignes normatives (§ 3), la fin de l'extrait aligne les *on* non coréférentiels, ce qui permet d'illustrer à la fois la confusion des pensées de l'héroïne et sa passivité de mineure ballottée par les événements : *on l'a enterré [i.e. le père], on la mène..., on a collé la photographie..., on a appliqué le sceau..., on s'arrête.*

On mesure, en lisant ces lignes, les difficultés que peuvent rencontrer les traducteurs (cf. François 1984 ; Fløttum *et al.* 2007) : impossible en effet, en traduisant ce passage, de préserver la continuité du *on* français, qui permet d'indifférencier si efficacement les actants anonymes successifs des différents procès.

Dans le passage suivant, intéressant également, *on* apparaît comme sujet de plusieurs V de perception et de connaissance, dans des commentaires relatifs aux actions de l'héroïne :

- (13) Dans le bout du jeu de quilles, une sorte de passage s'ouvrait entre deux murs. Elle était entrée dans le passage ; elle s'arrête. Elle lève la tête, la tournant à droite et à gauche. C'était à droite ; le mur était plus haut qu'elle. Mais alors *on a commencé à voir qui elle était*, parce qu'elle n'a pas été empêchée. Un char à échelles avait été poussé contre le mur ; elle l'empoigne des deux mains par derrière, ayant noué son châle autour de sa ceinture, puis elle se met à grimper le long de l'échelle, dans la lune, car la lune venait de sortir de derrière les nuages, et la lune a été sur elle, sur ses cheveux d'abord, puis ses épaules, puis sur sa jupe, sur ses jambes. Et *on a connu sa souplesse*. Elle s'est tenue un instant en haut du mur, toute ramenée sur ses mains qu'elle tient à plat devant elle ; c'était le bord d'une terrasse cimentée où *on* venait étendre la lessive, comme *on* voyait à des fils de fer fixés entre leurs supports. C'était tout bleu de lune là ; elle a été toute noire et blanche dans ce bleu. *On a vu qu'elle savait faire. On a vu qu'elle savait s'y prendre*. Elle ne s'est pas redressée, elle ne s'est pas mise debout *on* aurait pu la découvrir bien trop facilement. (41–42)

Si l'on excepte *c'était le bord d'une terrasse cimentée où on venait étendre la lessive, comme on voyait à des fils de fer...*, dont le premier *on* renvoie à un actant indéterminé et le second, au point de vue « amplifié » du personnage, les *on* de ce passage renvoient à une entité quelque peu énigmatique à première vue : elle ne relève ni d'un point de vue intradiégétique, car personne n'est là pour observer l'escapade nocturne de Juliette, ni à l'évidence du point de vue d'un narrateur omniscient. Dans cette scène à connotation quasi cinématographique, il semble que *on* renvoie plutôt à un spectateur externe à l'espace narratif, tirant les inférences des images qui lui sont montrées.

À titre de conclusion toute provisoire, voici un dernier extrait où l'auteur exploite de manière particulièrement originale les virtualités référentielles de *on*. Dans ce passage, deux personnages, Décosterd et Maurice, se retirent dans un lieu solitaire en vue d'un conciliabule qui doit rester secret :

- (14) Malgré que la ruelle fût déserte, une vieille prudence avait conseillé Décosterd ; ayant pris Maurice par le bras, il l'avait entraîné derrière les remises. *Là rien que du foin, de la paille, des machines agricoles, des outils, et rien, en fait d'être vivants, que des souris et les chats, quand ceux-ci veulent bien encore faire leur métier et ne pas se laisser trop attirer par les rencontres dont ils ont l'occasion dans les vergers au clair de lune. Point d'oreilles ici, du moins de celles qui peuvent comprendre, et point d'yeux qui puissent connaître, ce qui est encore autre chose que de voir.*

[Dialogue des deux conspirateurs]

On a entendu la voix de Maurice :

[Suite du dialogue]

Il y a eu un petit silence, *on* ne voit rien. Et donc il y a eu juste le temps qu'il a fallu à Décosterd pour porter la main à sa nuque parmi ses cheveux coupés ras sous la casquette ; après quoi *on* a entendu :

[Suite du dialogue]

Le reste des paroles que les deux hommes ont dites se perd dans le pied de ce mur en briques de béton, sans fenêtre, au-dessus duquel il n'y a que le gros papier d'emballage tout froissé du ciel [...] (185-187)

Le narrateur principal insiste longuement, au début comme à la fin du passage, sur l'absence de témoins humains. Cela ne l'empêche pas d'introduire à deux reprises, dans la suite, le prédicat de perception *on a entendu...*, qui implique, de manière paradoxale, la présence d'un narrateur-témoin des faits,¹⁶ alors que paragraphe final assure, quant à lui, le retour à la perspective du narrateur-zéro.

16 Le passage *on ne voit rien* est plus ambigu : il peut refléter aussi bien le point de vue des personnages que celui de ce témoin dont l'existence a été niée au préalable.

Maingueneau (2000) s'est penché sur ce type de phénomène, auquel il a donné le nom d'« angélisme narratif ». À propos d'un passage de *L'Assommoir* de Zola qui présente, en particulier grâce à l'usage de *on*, un semblable « brouillage dans la distribution régulière des plans de narration », il écrit :

Tout se passe comme s'il se produisait ici une sorte de trou interprétatif par un brouillage entre trois plans : celui du narrateur zéro, celui du narrateur-témoin (qui reste extérieur à l'histoire, même s'il participe du monde évoqué), et celui des personnes de l'histoire [...].

[...] l'angélisme narratif implique un plan énonciatif d'un type très singulier, qui ne serait rapportable à aucune instance, mais qui serait plutôt une zone mouvante où diverses instances, passant l'une dans l'autre, perdent leurs contours. (Maingueneau 2000, 85)

Jugé rare par Maingueneau, ce phénomène de brouillage est pourtant bien attesté chez Ramuz, qui semble même, dans un passage tel que (14), en fournir une théorisation implicite.

Bibliographie

- Avanzi, Mathieu/Béguelin, Marie-José, *Présentation du corpus OFROM – corpus oral de français de Suisse romande*, Université de Neuchâtel, 2012. En ligne : <www.unine.ch/ofrom> (01.09.2013).
- Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, vol. I, Paris, Gallimard, 1966.
- Berrendonner, Alain, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.
- Berrendonner, Alain/[Reichler-]Béguelin, Marie-José, « Accords asso-ciatifs », *Cahiers de Praxématique* 24 (1995), 21–42.
- Blanche-Benveniste, Claire, « Le double jeu du pronom ON », in: Pascale Hadermann/Ann Van Slijcke/Michel Berré (eds.), *La Syntaxe raisonnée. Mélanges de linguistique générale et française offerts à Annie Boone à l'occasion de son 60e anniversaire*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 2003, 45–56.



- Bouquet, Simon, «Sémiotique grammaticale et sémantique des (genres de) jeux de langage : les pronoms personnels clitiques en français», *Langages* 153 (2004), 28–40.
- Coursil, Jacques, *La fonction muette du langage*, Petit-Bourg, Ibis Rouge Editions, 2000.
- Coveney, Aidan, «Vestiges of *nous* and the 1st person plural verb in informal spoken French», *Language Science* 22 (2000), 447–481.
- Creissels, Denis, «Impersonal pronouns and coreference: the case of French *on*», to appear in Satu Manninen *et al.* (eds.), *Passives and Impersonals in European Languages*, 2008. En ligne: <www.denis-creissels.fr/public/Creissels-ON.pdf> (01.09.2013).
- Fløttum, Kjersti/Jonasson, Kerstin/Norén, Coco, *ON. Pronom à facettes*, Bruxelles, de Boeck, 2007.
- François, Jacques, «Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini *on*», in: Georges Kleiber (ed.), *Recherches en pragma-sémantique*, Paris, Klincksieck, 1984, 37–73.
- Frei, Henri, *La Grammaire des fautes*, Genève/Paris, Slatkine Reprints, 1982 (1929).
- Grevisse, Maurice/Goosse, André, *Le Bon Usage : grammaire française*, Bruxelles, De Boeck-Duculot,¹⁵2009.
- Guillaume, Gustave, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* (1919), préfacé par Roch Valin, Limoges, Lambert Lucas, 2010.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- Maingueneau, Dominique, «Instances frontières et angélisme narratif», *Langue française* 128 (2000), 74–95.
- Malrieu, Denise, «Contribution à une linguistique néo-saussurienne des genres de la parole (2) : analyse des valeurs d'indexicalité interlocutoire de *on* selon les genres textuels», *Linx* 56 (2007). En ligne : <linx.revues.org/377> ; DOI : 10.4000/linx.377 (11.10.2012).
- Manno, Giuseppe, «“On l’applaudit!”: être péremptoire tout en sauvant la face de tout le monde», in: Giovanni Ruffino (ed.), *Actes du XXI^e Congrès de Linguistique et Philologie Romanes (Palerme, 18–25 septembre 1995)*, vol. II: *Morfologia e sintassi delle lingue romanze*, Tübingen, Niemeyer, 1998, 605–617.



- Moignet, Gérard, *Le pronom personnel français. Essai de psychosystématique historique*, Paris, Klincksieck, 1965.
- Peeters, Bert, «“Nous on vous tu(e)”. La guerre pacifique des pronoms personnels», *Zeitschrift für romanische Philologie* 122 (2006) 2, 201–220.
- Riegel, Martin/Pellat, Jean-Christophe/Rioul, René, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 2009.
- Sandfeld, Kristian, *Syntaxe du français contemporain. I. Les pronoms*, Paris, Champion, 1970.
- Tasmowski, Liliane/Verluyten, Paul, «Control Mechanism of Anaphora», *Journal of Semantics* 4 (1985), 341–370.

Roman étudié

- Ramuz, Charles-Ferdinand, *La Beauté sur la terre*, Paris, Grasset,¹⁰1928 (1927).

Bases de données

- Base textuelle FRANTEXT, ATILF-CNRS, en ligne : <www.frantext.fr>.
- OFROM – corpus oral de français de Suisse romande, Université de Neuchâtel, en ligne : <www.unine.ch/ofrom>.
- The Swiss SMS Corpus, version 2013.04.04, distribué par l'Université de Zurich (sms4science), en ligne : <www.sms4science.uzh.ch>.